

## XYZ. La revue de la nouvelle

### Les chiens

Morgan Le Thiec



Numéro 114, été 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69214ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

#### Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

#### ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

#### Citer cet article

Le Thiec, M. (2013). Les chiens. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (114), 53–57.

# Les chiens

## Morgan Le Thiec

COMMENT je vais savoir, moi, qu'il va me rendre heureuse ? Comment on sait ça ? Je me pose des tas de questions, tu sais. Surtout depuis que tu as construit ta maison. Depuis que vous êtes dedans. Elle et toi. Mariés sagement après deux ans de vie commune. Manque plus que les enfants pour la photo.

Je pense à ça et lui, il me parle, un peu. Il n'est pas très causant. Il fait un gros effort, de rester là à traîner dans mon jardin. Il joue avec son chien. D'autres fument ou picolent pour ne pas se sentir trop seuls face à une fille. Ils se donnent une contenance. Lui, il joue avec une sorte de rottweiler très sympathique. Il lui tend une sucrerie et lui dit de tourner sur lui-même, en faisant un petit geste de la main. Et le chien s'exécute pour avoir sa friandise.

J'aime bien les chiens. Ils me rappellent quand j'étais petite. Il y en avait toujours un qui traînait à la maison. C'est simple, un chien. Tu l'aimes et il t'aime. Tu peux lui apprendre à faire n'importe quoi et il le fait parce qu'il t'aime ou qu'il est gourmand. Un petit peu des deux.

J'aimerais bien que les relations entre les gens, entre les hommes et les femmes, soient du même genre.

La maison de ma mère tombe en ruine. Elle ne veut pas survivre à ma mère, ça se voit. Je ne lui plais pas, à cette maison. Elle ne m'aime pas. Elle fait tout pour que je m'en aille. Elle fuit, elle se fissure, elle soupire dangereusement la nuit. Elle va s'effondrer sur moi un de ces jours. Tu verras. Ce n'est pas ma maison, même pas celle de mon enfance. C'est la maison, pas trop chère, un peu à l'écart du centre-ville, que ma mère a achetée pour y finir sa vie tranquille.

Je n'étais pas prévue au programme. On ne se parlait plus, ma mère et moi, depuis des années. Depuis toi, depuis que j'avais décidé de prouver à ma mère par  $A > B$  qu'il n'y a pas de fatalité : je ne suis pas comme toi, maman. Je ne finirai pas abandonnée, les mamelles posées sur l'estomac, à 53

préparer des repas trop dégueulasses, au fond d'une maison pourrie. J'avais dix-sept ans et un joli corps. Un joli corps, tout fin, tout en bras et en jambes, petits seins, longs cheveux raides comme des baguettes de tambour. On m'était déjà passé dessus souvent, mais toi, ce n'était pas pareil. Une autre dimension.

Quand tout a été fini, vraiment plié, quand j'ai compris, il a fallu que je retourne chez ma mère. C'était ça, ou je crevais dans un fossé. Ma mère m'a accueillie dans sa dernière maison et elle ne m'a fait aucun reproche. Aucun reproche, pas un mot. C'est ce jour-là que j'ai pu me faire une petite idée de l'instinct maternel. Avec ma mère, j'avais droit à une version mal dégrossie, c'est sûr. Le silence et de petits mots par-ci par-là. La lessive, la cuisine, le ménage. Le quotidien. Que des trucs à faire pour que la vie continue de tourner, même dans le vide. Et j'avais vraiment besoin de ça.

Je ne cause pas bien anglais, mais le gars dans le jardin me parle avec des mots simples. On se fait des gestes, on sourit devant le chien qui est vraiment très gourmand et qui aime aussi terriblement son maître. Le soir tombe. Les arbres de la rue ont flambé avec l'automne. Il fait doux pour un mois d'octobre. Et l'homme au chien a réparé ma toiture pour pas cher. Mais comment je peux savoir que lui, il va me rendre heureuse ?

Le prix qu'il m'avait annoncé au téléphone a changé. Quand il a terminé le travail, il m'a demandé beaucoup moins. Je crois qu'en fait, il aurait préféré ne rien me prendre. C'est ce que je crois comprendre même si je ne suis pas spécialiste de ce qui se passe dans la tête des gars. De ce côté-là, j'ai baissé les bras. Il craignait peut-être que je prenne mal les choses. C'est sûr que ça m'arrangeait. C'est sûr que ça m'arrangeait aussi qu'il me demande quelque chose. Il m'a expliqué que le dégât n'était pas si important. Qu'il s'était arrangé. Je l'ai remercié avec la voix supergrave de la fille qui n'a rien fait pour ça. Qui ne se met plus à quatre pattes pour un oui ou pour un non. Je suis trop fatiguée, je suis usée. Lui aussi, il a l'air fatigué. Je lui ai proposé une bière, d'une voix de pote.

Il a accepté. Et maintenant il joue avec son chien, sa bière à la main.

Il me plaît bien. Ni trop grand ni trop petit. Ni trop gros ou maigre. Juste un gars qui tiendrait dans mes mains et dans mes bras aussi. Et dans ma bouche. Mais ça ne se dit pas, ce qui se passe dans ma tête de fille. Et puis entre cette idée-là et le moment où on pourrait s'allonger sur le lit de la chambre du premier étage, il y a un gouffre. Je me dis qu'il faut au moins un bac pour négocier ce genre de moment avec un gars normal. J'aimerais bien que ça se passe comme dans les films. On pourrait zapper les moments gênants quand on saute le pas pour faire comprendre à l'autre que c'est oui et qu'on a la trouille d'être rejetée. De se faire traiter de pute. Quand on décide de faire enfin l'amour et que l'on aimerait, au moins une fois dans sa vie, se déshabiller en restant sexy : épilée, de beaux sous-vêtements, pas dépareillés...

\* \* \*

Je deviens obsessionnelle. C'est ce que tu m'as dit quand tu m'as quittée pour de bon. C'est pourtant ce qui te plaisait. Mon côté folle. Quand les flics m'ont ramassée une nuit sur la Transcanadienne alors que je conduisais ton pick-up à poil et à tombeau ouvert. Ils n'en revenaient pas, les flics. L'un deux m'a souri et m'a dit, presque avec tendresse : « Quel gâchis ! » Faut dire que j'étais bourrée.

Ça t'a excité un moment. Mais c'est sûr que ce n'est pas avec une fille comme moi que l'on va construire une maison et faire des enfants. Je suis passée devant chez toi l'autre jour. Je les ai vus, ta maison, ton jardin et même ta femme. J'en ai ri. Ta femme, le cliché de la bonne épouse, ni trop moche ni trop belle. Passe-partout, pour ne pas se la faire piquer. Pour pouvoir continuer à tirer ton coup dans les motels de la région. Parce que tu ne me feras pas croire que tu es rentré dans le rang. T'étais trop vicieux et tu l'es toujours. Ça parle, ça parle. C'est une petite ville. Tu continues à traîner tes vieilles relations, sauf moi. Ça fait cinq ans que vous avez

construit votre maison. Votre jardin ne ressemble toujours à rien et les enfants se font attendre. Il y a quelque chose qui pèse sur ton couple. Quelque chose de stérile, de pas réglé.

La dernière fois que l'on s'est croisé, c'est à la sortie du bar de Joe. T'avais bu, ça se voyait. Je voulais juste entrer dans le bar avec une copine, c'est tout. Je ne voulais pas d'histoires. Tu m'as fait la bise, j'aurais dû me méfier, j'entraais dans la zone grise qui flotte autour de toi, quand mon cerveau s'éteint et que mon bas-ventre se plombe... Ça s'est mal terminé, tu m'as attrapée par les cheveux et tu m'as tapé dessus comme une brute. J'ai rien fait pour me protéger. Je me suis contentée de rigoler. Comme le jour où je me suis arrangée pour que tu nous trouves, ton frère et moi, à l'arrière d'une bagnole. J'avais même réussi à te faire chialer.

Devant le bar, couchée par terre avec toi qui essayais de me tuer une bonne fois, j'ai rigolé. T'es pourtant un costaud. Je ne craignais ni pour mes dents, ni pour mon visage, ni pour rien. Je ne sais pas pourquoi, je n'ai jamais eu peur de grand-chose. J'ai attendu le bon moment et je t'ai collé un coup entre les jambes. Tu t'es effondré. Un vrai château de cartes.

Tu vas continuer à traîner tes vieilles relations, sauf moi. C'est comme un honneur. Une distinction. Ça fait cinq ans que vous avez construit votre maison, ta boniche et toi. Cinq ans... Ton jardin n'a l'air de rien. Vous avez du mal à faire des gamins. La faute à qui ? Il y a quelque chose qui pèse sur nous deux. Quelque chose de stérile. Tu peux toujours partir à l'autre bout du monde. T'es brûlé.

Le gars au chien s'en va. Je quitte les marches de la galerie. On se serre la main. Il me dit qu'il reviendra la semaine prochaine pour voir si tout est correct. Ça me va. On verra bien.

Je retourne m'asseoir sur les marches de la galerie et j'allume une cigarette. La même marque que les tiennes.

Comment je peux savoir si c'est le bon ? Je m'en fous presque. Je n'ai peur de rien. La seule chose qui me fait peur, c'est que cette maison me tombe sur la tête. De m'ennuyer.

56 De mourir debout. De finir comme ça, sous les décombres. Ce

n'est pas ma maison, ce n'est même pas la maison de mon enfance. Qu'est-ce que je fais ici ?

Je n'ai peur de rien, de presque rien. Je suis fatiguée, c'est tout. Est-ce que c'est lui qui peut me rendre heureuse, avec son silence et son chien ? Est-ce qu'il y a encore de la place pour moi dans leur petit couple ? Parce qu'il est évident qu'il est seul, ce gars, et qu'il n'a que son chien pour l'aimer comme ça.

Moi aussi, je suis brûlée, peut-être.

C'est simple, un chien. Tu l'aimes et il t'aime. Tu peux lui apprendre à faire n'importe quoi. Il est toujours d'accord. J'aimerais vraiment bien que les relations entre les hommes et les femmes soient aussi simples. Tout le monde serait content... Mais qui voudrait faire le chien ?